RÉFLEXIONS

SUR L'EMPLOI DES MOYENS MORAUX

DANS LE TRAITEMENT

DE QUELQUES MALADIES.

PRÉSENTÉES

A L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER;

PAR C. GUILLET, de Chambéry, Département du Mont-blanc, Membre de la Société de Médecine-pratique de Montpellier, R. D. C. D. C.

Periti medici est, non protinùs ut venit apprehendere manu brachium : sed primùm residere hilari vultu, percunctarique, quemadmodum se habeat ; et si quis ejus metus est, eum propabili sermone lenire, tùm deindè ejus carpo manum admovere.

CELS., *lib. III, cap. 6.*

A MONTPELLIER,

CHEZ la Veuve de JEAN MARTEL aîné, Imprimeur, rue St. Firmin, plan Duché, n.° 94.

AN XI — 1803.

10

AU GÉNÉRAL GUILLET,

MON FRÈRE, MON AMI ET MON BIENFAITEUR;

ET

A ÉMILIE AUDIBERT,

SON ÉPOUSE,

LE DIGNE OBJET DE SES TENDRES SENTIMENS.

J'UNIS ici vos noms, parce qu'ils sont unis dans mon cœur. L'un rappelle sans cesse à mon souvenir toute la grandeur de mon attachement, toute l'étendue de ma reconnaissance; et l'autre réveille en moi les sentimens de l'amitié la plus douce et la plus inviolable. Vous n'êtes pas absolument étrangers au sujet dont je m'occupe dans ce faible essai, puisque vous possedez, l'un et l'autre, l'art si rare et si précieux de consoler en faisant du bien, et en le sachant bien faire. Agréez-le donc comme un témoignage des sentimens qu'aura toujours pour vous le plus affectionné frère.

C. GUILLET CADET.

A Mademoiselle P.te GUILLET,

LA PLUS CHÉRIE DES SŒURS.

Lorsque je parle d'amitié, je ne puis m'empêcher, ma chère amie, de m'arrêter quelques instans pour savourer à longs traits les douceurs de celle qui m'unit à toi. Ton nom vient aujourd'hui, comme malgré moi, se placer au bout de ma plume. C'est sans doute mon cœur qui l'y appelle : il est juste de le satisfaire. Tu ne mesureras pas la grandeur de mon affection par le mérite de cet essai ; mais tu agréeras cet essai, à cause de la grandeur de mon affection.

C. GUILLET Cadet.

RÉFLEXIONS

SUR L'EMPLOI DES MOYENS MORAUX

DANS LE TRAITEMENT

DE QUELQUES MALADIES.

Liquet autem caveri oportere omnes animi immodicos affectus, videlicet iræ, tristitiæ, furoris, metûs, invidiæ : hæ enim alterant et à naturali statu corpus avertunt.

GALEN., *lib. de parvæ pilæ exercit., cap.* 8.

§. I.

L'INFLUENCE de l'organisation sur les facultés mentales a porté l'ingénieux auteur de la Médecine de l'esprit (1), à croire qu'on pouvait remédier aux vices de l'ame, en corrigeant ceux du corps auquel elle est unie :

(1) M. LE CAMUS.

et l'influence des passions de l'ame sur les fonctions corporelles, me porte à penser que, dans les maladies qui reconnaissent pour cause les affections de l'ame, on doit surtout avoir recours au traitement moral, lorsque cette cause continue d'agir. Il n'entre pas dans le plan de ces réflexions d'expliquer comment le corps peut agir sur l'ame, et l'ame sur le corps; la diversité des opinions, sur cette matière, prouve assez la difficulté de découvrir la vérité. D'ailleurs, il nous suffit de connaître le fait, sans nous inquiéter de la manière dont il s'opère : or, cette influence réciproque est une de ces vérités qu'il est impossible à l'homme de méconnaître. A chaque instant de notre vie, nous sommes forcés d'en voir l'évidence, quoique nous en ignorions le mécanisme.

Il n'est donc pas surprenant que GALIEN ait dit (1) que les fièvres et les maladies les plus graves reconnaissent pour cause les affections de l'ame; que les mouvemens auxquels elle est sujette sont si puissans, qu'il a vu souvent des malades guéris par le plaisir et le contentement, tandis que d'autres avaient éprouvé des rechutes occasionnées par les troubles de l'ame : ajoutant qu'il n'est aucune affection du corps, qui ne puisse devenir plus grave par les affections de l'ame; que celles-ci, de quelle nature qu'elles puissent être, méritent une attention plus grande du médecin, que les affections corporelles. *Adeò potentes sunt motus animi, ut multi morbis sæpè ex delectatione liberati, multi rursùs ex nimiâ conturbatione in morbos inciderint : nullus est autem corporis affectus tantus, ut vehementior animæ affectibus esse possit : quapropter minimè sunt hæ affectiones negligendæ, qualescumque tandem fuerint, sed diligentior istarum quàm corporis passionum habenda ratio* (2).

GALIEN ne se contentait pas de reconnaître ce principe; il y conformait sa conduite : aussi assure-t-il, avec satisfaction, que chaque année il guérissait plusieurs malades en s'appliquant seulement à régler les affections de l'ame (3).

---

(1) *Lib. de tuendâ sanitate.*

(2) *Lib. ad Epigen.*

(3) *Lib. de parv. pil. exercit.*

Si dans la pratique des hôpitaux nous voyons tous les jours des conscrits être victimes d'une maladie qui n'avait rien d'allarmant dans son principe, n'en cherchons d'autre cause que les affections morales. Tirés de leurs foyers où ils menaient une vie douce et tranquille au milieu des soins de leurs parens, souvent pères de famille eux-mêmes, arrachés par conséquent des caresses de leurs enfans, ou des bras d'une épouse chérie, à laquelle ils se sont unis depuis peu; destinés à acquérir, à grands frais, un nouveau genre de gloire pour lequel ils ne croient pas être nés, ces jeunes gens se mettent quelquefois dans le cas d'être conduits de prison en prison jusqu'à leur destination : ils tombent enfin malades à la suite d'un tel régime, et sont conduits à l'hôpital dont le séjour leur paraît un surcroît d'infortune. Ce n'est pas qu'à Montpellier ils ne trouvent, dans cet asile de l'humanité souffrante, tout ce que l'on peut attendre d'un zèle inaltérable, d'une piété douce et compatissante, qui rend la vertu aimable; mais la seule idée d'être réduits dans un lieu qui semble n'être destiné que pour la misère, les affecte d'autant plus, que leur fortune les dispensait davantage d'y avoir recours. Là, éloignés de leur patrie, de leurs parens; privés non seulement de la société d'un ami qui soulage leurs maux en y prenant part, et dans le sein duquel ils puissent verser le surcroît de leurs chagrins, mais encore entourés de malades qui éprouvent eux-mêmes le même sort, ou qui, accoutumés à voir souffrir, sont insensibles à leur douleurs, ces infortunés s'abandonnent entièrement à la tristesse qui les accable, et aggravent leurs maladies de symptômes nerveux, qu'on ne peut combattre que faiblement par des remèdes pharmacéutiques.

J'ai connu un de ces prisonniers qui vint à l'hôpital pour cause d'une fluxion de poitrine catarrale assez grave. Des soins bien dirigés eurent bientôt fait disparaître les symptômes allarmans. La gravité de son mal lui avait fait perdre de vue sa situation de prisonnier; mais lorsqu'il commencait à entrer en convalescence, ses idées devenant plus nettes, il put raisonner sur son état présent et à venir. Je croyais le trouver assez content sur l'issue de sa maladie, lorsque je lui demandai un

matin des nouvelles de sa santé. Quel fut mon étonnement, lorsque je vis cet homme me répondre d'un ton triste et affligé, que cela n'allait pas trop bien ! L'inquiétude était peinte sur sa physionomie ; il n'avait point d'appétit, point de courage. Qu'est-ce qui vous est arrivé de nouveau, mon ami, lui dis-je ? Ah ! Monsieur, me dit-il en soupirant, quand je pense qu'en sortant de l'hôpital, il me faudra retourner en prison, puis ensuite partir enchaîné avec les autres prisonniers ; et que n'ayant pas la force de leur tenir pied, on croira que je ne veux pas marcher ; je crains qu'on ne me maltraite. Vous voyez, Monsieur, que ça est bien fait pour m'inquiéter. Désirant calmer cette dangereuse affection de son esprit, je lui dis que je ferais connaître son état de convalescent à des personnes qui ne manqueraient pas d'y être sensibles, et qui donneraient des ordres précis, pour qu'on y eût égard dans la route. Lors me regardant en souriant, je crains, me dit-il, que vous ne vous moquiez de moi. Non, lui répliquai-je, je vous tiendrai ma promesse. Quelques élèves présens lui ayant fait entendre que je pouvais le faire, ce homme fut changé à l'instant ; la gaieté se répandit sur son visage et la joie dans son cœur ; et son rétablissement n'éprouva plus aucun obstacle.

Je vis, dans le même temps, un conscrit fort et robuste, fils d'un fabricant de toile d'Alençon, qui fut, en peu de jours, victime des chagrins et des regrets. Dans son délire, il ne répétait que les noms de son père, de son oncle, de ses sœurs, etc. Quoique le médecin sente assez quel serait le meilleur remède à de pareils maux, il n'est pas toujours dans sa puissance d'en faire l'application. Combien de conscrits n'auraient-ils pas conservé la vie, si le médecin avait pu leur dire : mon ami, retournez dans vos foyers ! Mais il aurait été à craindre que la nature du remède n'eût multiplié les maladies : les intérêts de l'état exigent ici beaucoup de réserve. L'on est donc obligé de se borner alors à des paroles consolantes, à des soins charitables, qui fassent voir à l'infortune qu'elle trouve partout des cœurs compatissans.

Un ami m'a communiqué l'observation d'un homme qui tomba malade

parce qu'il se voyait contraint de partager l'héritage de ses pères avec un frère qu'il avait cru mort. L'on prévoit bien que toutes les ressources pharmacéutiques furent ici en défaut. Il fut à toute extrémité : et son état ne s'améliora que lorsqu'un Ecclésiastique zélé et instruit lui eût fait sentir la laideur de la passion dont il était l'esclave et la victime, et l'eût ramené à des sentimens plus honnêtes.

C'est surtout au milieu des événemens de la révolution qu'on aurait pu observer un grand nombre de victimes des effections morales. Quels médicamens administrer à ces sortes de malades ? Les stomachiques ne les feront point digérer, les cordiaux ne ranimeront pas leurs forces et leur courage. L'ame est affligée, l'ame est affectée, c'est donc à l'ame qu'il faut appliquer un remède qui convienne à sa nature. C'est bien dans ces circonstances qu'on peut demander avec MOREAU (de la Sarthe), s'il n'est pas possible de suppléer à l'action de plusieurs médicamens par l'effet analogue et souvent plus puissant des affections morales.

L'usage où l'on est de faire manger un chien devant la personne qui en a été mordue, pour prévenir une hydrophobie imaginaire, n'est pas sans fondement raisonnable. Un ami m'a avoué que lorsqu'il entendait dire qu'il y avait des chiens enragés, il éprouvait de violentes crispations de nerfs et des agitations que toute sa raison avait peine à combattre : il avait de plus une grande répugnance pour les alimens et les boissons. Que ne devrait-on pas craindre si cette personne était mordue par un chien non enragé au moment où elle se trouve dans des dispositions si fâcheuses (1) ?

Tant de raisons ont été plus que suffisantes pour me persuader que je pouvais utilement m'occuper du traitement moral admissible dans plusieurs maladies. Si l'on voulait que ce travail offrît tout l'avantage qu'on pourrait en retirer, il ne devrait être que le résultat des méditations de

---

(1) Ce sont sans doute des hydrophobies de cette nature qui ont porté quelques auteurs à nier l'existence du virus hydrophobique.

ces illustres patriciens qui, joignant aux plus vastes connaissances médicales, une science approfondie de l'homme, l'aurait *long-temps mûri dans leur pensée.* Un tel ouvrage ferait, à mon avis, beaucoup de bien à l'humanité, et d'honneur à la médecine.

§. II.

Le corps et l'ame sont si intimement unis, que l'un semble se modeler sur l'autre : tantôt c'est le corps qui influence l'ame ; tantôt c'est l'ame qui influence le corps. J'avoue que je ne puis dire pourquoi l'un arrive plutôt que l'autre.

Quoiqu'il ne faille pas juger un homme sur sa physionomie, d'après le proverbe : *Fronti nulla fides.* On ne peut cependant s'empêcher de reconnaître qu'il y a des qualités morales qui se font apercevoir même à l'extérieur du corps. Une affection habituelle chez un homme donne à sa figure, à son regard une expression analogue à cette affection. Celui qui est d'un caractère triste a une physionomie sombre, le visage allongé, abattu ; les traits qui expriment la joie lui sont étrangers : s'il rit, par fois, on s'apperçoit que ce rire n'est point naturel, il sent la contrainte, quoiqu'il soit sincère : aussi ces rayons de gaieté disparaissent-ils au plus vîte sans le vouloir, et le visage reprend son assiète ordinaire.

De même les personnes d'un caractère gai et jovial ne savent pas prendre un visage triste, lors même qu'elles ont de justes sujets de s'attrister ; et si quelques saillies piquantes, quelques mots pour rire se font entendre, cette tristesse raisonnée disparaît à l'instant pour faire place au rire le plus naturel et le plus agréable.

La douceur du caractère adoucit les traits de la face, au point de faire disparaître la rudesse qui lui était naturelle. On voit la bonté de l'ame percer comme à travers une physionomie même désagréable au premier coup d'œil.

Un caractère dur et cruel produit des effets contraires. Cette affection se décèle sur le visage, sous des traits naturellement bien formés. Elle

peut parvenir à la longue à les altérer de telle manière que la personne en devienne méconnaissable. *Videntur enim anima et corpus compati ad invicem, ita quod animæ habitus alteratus simul alterat corporis formam* (1). Chaque passion forme sur le visage des traits qui lui sont propres; et je suis persuadé qu'un médecin observateur et exercé dans cette partie pourrait, à l'inspection d'un homme, découvrir sa passion dominante. La femme, ayant ordinairement moins de physionomie, n'offre pas les mêmes indices (2).

Nous verrons bientôt que les passions violentes produisent dans l'économie animale des effets bien plus grands encore. Dans l'état ordinaire de la vie l'exercice des fonctions du corps est sans doute indépendant des affections de l'ame. Le souverain Être en unissant par sa volonté toute puissante deux substances si opposées par leur nature, a sagement réglé ces fonctions dans l'une et dans l'autre. Hélas! sans cette bienfaisante disposition, de combien ne serait pas augmentée la somme de nos maux! En rendant la respiration, la circulation, la digestion, les sécrétions et les excrétions indépendantes de notre volonté, combien de soins et d'inquiétudes Dieu ne nous a-t-il pas épargnés! Mais comme tout est lié dans la nature, tout a des rapports mutuels; ceux du corps

---

(1) ARIST. *lib.* 3 *de Physiognomiâ.*

(2) „ Les muscles de la face, ces faisceaux élégans dont le jeu si varié, si rapide, exprime toutes les nuances du sentiment, ne sont pas aussi marqués chez les femmes : leur physionomie n'a point un caractère permanent comme celui de l'homme, et laisse plus difficilement paraître à travers des parties délicates et mobiles, le caractère moral et la nature des affections. Cette différence dépend de deux circonstances assez remarquables; d'abord, le visage des femmes est plus gras, plus arrondi, et surtout plus abondamment fourni d'une substance appellée tissu cellulaire qui remplit tous les passages, efface les saillies, les angles, et unit toutes les parties par les plus douces transitions : les muscles d'ailleurs plus mobiles chez les femmes, mais moins long-temps livrés à la même contraction, et inconstans comme les sentimens qu'exprime leur jeu rapide, ne peuvent modifier assez profondément le visage, observés, interrogés à la manière de Lavater, ils ne révèlent point les penchans, la direction, l'emploi le plus ordinaire des facultés, les habitudes du cœur et de l'esprit. „ MOREAU (de la Sarthe), *Hist. nat. de la femme, tom. I, pag.* 109.

avec l'ame sont tels que chacune de ces substances peut agir et réagir sur l'autre. Lorsque leurs affections sont portées à un certain point, elles franchissent avec violence les limites fixées par le créateur : et alors plus d'ordre, plus d'harmonie ; les passions de l'ame dérangent les fonctions du corps, et les maladies du corps troublent les opérations de l'ame. L'unique moyen de rétablir la paix dans ce petit monde, est donc ou de guérir le corps pour rendre à l'ame l'usage de ses facultés, ou de guérir l'ame pour rendre au corps la liberté de ses fonctions. Si je ne me trompe, peu de médecins se sont sérieusement occupés de ce dernier objet dans leurs écrits ; et quand à la pratique, on est fondé à croire que dans plusieurs circonstances leurs traitemens eussent été plus heureux, si d'un œil pénétrant ils avaient porté leurs regards jusques dans l'atelier des passions. C'est là qu'ils auraient vu la cause de plusieurs maladies incompréhensibles, de plusieurs phénomènes irréguliers, de plusieurs rechûtes inopinées ; et ils auraient compris pourquoi les remèdes qui leur paraissaient les mieux appropriés, n'ont produit aucun effet, ou n'en ont produit que de pernicieux.

D'après cela, l'on conçoit aisément combien il importe à un Médecin, ami de l'humanité, de sa réputation, et de la gloire de son art, d'examiner avec soin, si les passions n'ont point de part dans les maladies qu'il doit traiter. Il est rare qu'elles ne soient pour quelque chose dans les affections nerveuses, soit comme causes éloignées, soit comme causes prochaines. Il ne faut pas s'en tenir aux apparences : le mal peut exister, lors même qu'on s'en doute le moins. C'est à sa sagacité, à sa pénétration, à découvrir ce que l'orgueil, l'amour-propre, la crainte, la pudeur, les préjugés cherchent à lui cacher. Tandis que le malade dissimule la vérité, le poison mortel n'existe pas moins ; et à l'ombre d'un traitement qui n'a nul rapport avec le mal, la passion fait des ravages auxquels il est presque impossible de remédier dans la suite.

§. III.

Les passions sont les modalités de l'ame ; elles nous font connaître son existence. Sans elles point de vices, point des vertus, point de société.

Tout Être sensible ne peut être affecté que de deux manières par le plaisir, ou par la douleur. Là où finit le plaisir commence la douleur.

Ces deux affections sont susceptibles d'être modifiées d'une infinité de manières : modifications qui font souvent échapper à nos yeux la diversité de leurs nuances.

Le plaisir et la douleur sont donc la source de toutes nos passions. La première de ces affections donne naissance à l'amour, et la seconde engendre l'aversion ou la haine. Nous ne recherchons que le plaisir, nous ne fuyons que la peine dans tout ce que nous faisons. Nous aimons donc tout ce qui peut seconder nos désirs dans cette recherche, et nous haïssons tout ce qui peut s'opposer à cette fuite.

Nos sens sont les organes au moyen desquels les objets extérieurs font sur notre esprit une impression agréable ou désagréable. Leur sensibilité est donc la mesure de nos plaisirs ou de nos peines ; elle est par conséquent la mesure de notre amour ou de notre haine ; elle est la mesure de nos passions.

Cinq sortes de passions simples produites par les deux premières : la joie, la tristesse, le désir, la crainte et l'espérance.

L'homme voit-il un objet qui peut lui occasionner du plaisir ? Le désir naît aussitôt dans son cœur. Aperçoit-il la possibilité de le posséder ? Il conçoit la douce espérance. Voit-il cette possession comme assurée ? Ou bien ses vœux sont-ils accomplis ? La joie se répand dans toute son ame.

Lorsque l'homme voit au contraire un objet qui peut lui occasioner de la douleur, un instinct naturel le porte à le fuir ; la simple possi-

bilité d'en être atteint fait naître la crainte ; sa présence le rend triste et si cet objet lui cause une douleur extrême, et qu'il n'aperçoive pas les moyens de s'en délivrer, sa tristesse se change en désespoir.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'ame puisse être en proie à presque toutes ces passions en même temps, quoiqu'elles soient si opposées les unes aux autres. Ainsi, par exemple, la vue d'une belle femme excite l'amour dans un jeune homme : de l'amour au désir de la possession le chemin est si court ! La possession est possible ; de là l'espérance : et l'assurance faisant anticiper sur le bonheur futur, la joie est à son comble.

Mais au milieu de ces riantes idées, d'autres passions font aussi entendre leur voix. Il existe des rivaux qu'il a en aversion : leur puissance, la faiblesse et la légéreté du sexe font naître la crainte ; et la tristesse ne manque pas de s'emparer de l'esprit, s'ils obtiennent une seule parole obligeante, un seul regard favorable.

Si toutes ces passions n'existent pas rigoureusement en même temps, l'on peut du moins assurer qu'elles se succèdent avec une rapidité si grande, qu'on ne peut apercevoir leur succession.

Les passions sont la vie de l'ame et la santé du corps, tandis qu'elles sont contenues dans de justes bornes. Quoique les effets qu'elles produisent sur l'économie animale soient bien différens selon leur nature ; ces changemens contribuent au maintien de la santé. La succession des divers mouvemens qui ont lieu dans le moral comme dans le physique de l'homme, est tellement entré dans les vues de la nature, que l'homme ne pourrait vivre sans ces changemens. Une passion quelconque, même modérée, ne peut occuper constamment le cœur de l'homme, sans lui rendre la vie à charge, et affoiblir sa santé.

Parmi les passions, les unes augmentent le ton et l'élasticité de la fibre, telles que l'amour, la haine, la colère ; les autres affoiblissent au contraire le ton des organes ; telles sont la tristesse, la crainte. Les effets qu'elles produisent sur le moral de l'homme ne sont pas moins sensibles. Modérées, elles sont la vie du monde moral ; ce sont elles

qui mettent en jeu nos facultés, et qui font de tout être sensible, un être actif; ce sont elles qui engendrent les grandes actions, comme les grands crimes; composées des simples sentimens d'amour ou de haine, elles prennent différentes dénominations, selon les objets qui les rendent vices ou vertus. L'amour devient avarice, amitié, volupté, ambition, selon qu'il porte sur l'argent, un ami, les femmes ou la puissance; il devient piété, humanité, patriotisme, selon qu'il a pour objet les choses de la religion, les hommes, la patrie. De manière que l'on peut dire en toute vérité que l'encens brûle toujours sur l'autel de notre cœur; mais que nous changeons plus ou moins souvent l'idole qui le reçoit. Ces changemens subits, ces métamorphoses étranges que l'on observe chez les hommes ne sont donc plus incompréhensibles pour celui qui en étudie sérieusement la nature. Il suit de là que de grands vices indiquent la possibilité à de grandes vertus. Les grands scélérats auraient été des hommes très-vertueux, si les mouvemens de leurs passions avaient été dirigés vers le bien. De même l'homme le plus vertueux ne sera pas à demi vicieux, s'il abandonne les sentiers de la vertu: *Corruptio optimi pessima.* L'on connaît assez avec combien de facilité un dépit amoureux, une perte sensible fait passer rapidement le sexe de la coquetterie la plus recherchée à la dévotion la plus tendre: et l'on n'ignore point non plus à combien d'écueils est exposée celle-ci, lorsque surtout elle n'est point soutenue par le retour de l'âge. Tel le fleuve dans son cours rencontrant un obstacle invincible abandonne sa première direction pour en prendre une toute opposée. De quelque côté que coulent ses eaux, c'est toujours le même fleuve.

Si les passions modérées sont utiles à l'homme et à la société rien n'est si préjudiciable à l'un et à l'autre que les passions portées à l'excès.

« Toutes les passions tumultueuses, dit M. Le Camus, troublent la circulation du sang, la respiration et les sécrétions. Il en résulte mille symptômes qu'on ne peut attribuer qu'à tous ces désordres occasionnés par des troubles de l'ame. Voyez les personnes attaquées de vapeurs,

du mal hypocondriaque, de l'affection hystérique, combien elles souffrent, et quelle est la bizarrerie de leurs maux. Les émotions trop vives de l'ame en sont presque toujours les causes primitives, et les causes qui les entretiennent. L'amour, la haine, la jalousie, la crainte, les chagrins, les inquiétudes et toutes les suites des passions effrénées enfantent cette iliade de symptômes qui n'épargnent aucune partie du corps. La tête souffre des douleurs cruelles, elle éprouve des vertiges et des tiraillemens singuliers; la poitrine est affectée d'une toux continuelle, sans aucune expectoration; la respiration est si difficile que le malade craint d'être suffoqué; les fréquentes palpitations lui font appréhender la mort à chaque instant; le bas-ventre est attaqué de coliques, de douleurs vagues, de constrictions particulières, de battemens d'artères; les membres se roidissent et entrent souvent en convulsion; la peau est tantôt d'une couleur pâle et livide, tantôt d'un jaune foncé ou d'un rouge fort vif. Mais nous ne finirions pas s'il fallait faire une énumération exacte de tous les phénomènes si variés qu'on observe dans ces maladies. Le plus grand mal c'est que l'esprit est affecté et cause au corps mille sensations aussi réelles que s'il était tourmenté par des causes évidentes ».

Les passions paraissent avoir des sièges différens selon leur nature. Dans certains cas nous semblons penser et vouloir par certains organes particuliers. La joie et la tristesse, l'amour et la haine font une impression marquée à la région précordiale. Le cœur, le foie, l'estomac et le diaphragme sont affectés. Ce dernier surtout éprouve dans certaines circonstances, une telle affection que toutes les facultés de l'ame sentante paraissent s'être concentrées sur cette partie; et lorsque HIPPOCRATE combat l'opinion de ceux qui prétendaient en faire le siège de l'intelligence et de la raison, il ne va point contre cette assertion, il la confirme au contraire en disant que cet organe tressaille dans les momens d'une joie inopinée, et qu'il est gêné dans la tristesse. Il prétend seulement qu'on ne doit pas en faire le siège de l'ame pensante. *Neque sanè video quamnam vim ad prudentiam et intelligentiam septum trans-*

versum habeat (1). Le cœur a aussi beaucoup de part à toutes les passions qui se rapportent à l'amour et à l'aversion ; il va de concert avec le diaphragme ; il se dilate dans la joie et se resserre dans la tristesse ; et le mot *cordoglio* par lequel la langue italienne exprime un chagrin cuisant, en tirant son étymologie des deux mots latins *cor dolet*, indique assez clairement, ainsi que l'expression française *serrement de cœur*, l'organe qui est alors principalement affecté.

Tout ce qui est connaissances, conceptions, desseins, projets, semble s'exécuter dans le cerveau. Aussi, après un travail soutenu, après des méditations profondes sur un sujet abstrait, se sent-on la tête pesante et même douloureuse. C'est ainsi que l'homme acharné à la poursuite d'un raisonnement qui peut le conduire à la découverte de la vérité qu'il recherche, oublie tout pour quelque temps, jusqu'à ses besoins ; mais si son courage est plus grand que ses forces, la nature elle-même viendra bientôt le faire rentrer dans de justes limites ; son cerveau épuisé d'esprit vitaux ne pourra plus seconder ses desirs ; ses idées se troubleront, elles s'évanouiront ; et ses mains laisseront tomber le livre de ses méditations pour soutenir sa tête chancellante sous son propre poids.

Toutes les passions ne sont pas susceptibles de cet excès qui porte atteinte à l'économie animale. Celles qui peuvent produire cet effet sont surtout la crainte, la tristesse, la joie, la colère, la haine, l'amour, l'ambition, l'envie, etc. Jetons un coup-d'œil rapide sur quelques-unes d'elles. Ce que nous en dirons pourra facilement faire pressentir ce qu'il y aurait à dire sur celles que nous passons sous silence.

§ IV.

La crainte, dans le sens que je l'envisage ici, est ce sentiment qui nous fait regarder un mal comme futur ou possible. La crainte fut don-

(1) *Lib. de Morbo sacro.*

née à l'homme pour sa propre conservation : elle est la mère de la prudence et de la prévoyance.

On peut diviser la crainte en deux espèces. La première nous fait appréhender qu'un bien que nous désirons n'arrive pas; la seconde est ce sentiment qu'excite en nous un mal imminent réel ou imaginaire. La crainte de ne pas obtenir un bien que nous desirons, est rarement assez forte pour produire des dérangemens notables dans l'économie animale. Elle se confond avec la passion qui nous porte vers l'objet desiré. Celle qui reconnaît pour cause la vue de quelque danger, reçoit différens noms selon son degré d'intensité. Elle commence par la peur, augmente dans la frayeur et est portée à son comble dans la terreur.

Cette disposition de l'ame resserre le cœur, le pouls est vîte, *vibratile*, les pulsations se succèdent sans ordre et sans égalité (1); elle gêne la respiration, fait pâlir le visage, baisser la lèvre inférieure; donne un air consterné et hébété; le froid saisit toute l'habitude du corps; les pas sont chancellans; la voix est tremblante; le ventre et la vessie urinaire sont relâchés; elle diminue le ton de la fibre, dispose le corps à recevoir les virus contagieux; elle fait perdre la fraîcheur du teint, fait maigrir d'une manière sensible; en un mot, elle affaiblit le corps et par suite l'esprit. Lorsqu'elle est portée à son comble, elle rend immobile, lève l'usage de la parole et de la voix, obscurcit la vue, occasionne l'évanouissement et la mort. Tous les animaux se tapissent dans la crainte pour donner moins de prise à l'ennemi : c'est l'image de ce que fait l'ame en pareil cas; elle se concentre autant qu'elle peut; elle semble prendre la fuite en abandonnant le corps à la merci du danger qui le menace.

S'il reste à l'ame, pressée jusques dans ses derniers retranchemens, assez de force pour exercer une réaction dans tout le système organique, alors la vue d'un danger imminent offre un spectacle bien différent; les

---

(1) *Furoris recentis et vehementis, celer, et vibratus, et inordinatus est, inæqualisque (pulsus).* GALEN. De pulsibus ad tirones.

dents se resserrent, les cheveux se dressent, le front se ride, les traits du visage sont plus exprimés, la lèvre inférieure se relève et s'avance, le menton se fronce, les sourcils se hérissent, les yeux deviennent terribles, la fureur s'enflamme; la crainte alors rassemble et met en jeu toutes les forces physiques et morales, et fait faire des prodiges dont on n'aurait pas été capable de sang-froid (1). C'est elle qui engendre quelquefois la bravoure et la valeur dans les combats. Eh! de combien d'actions éclatantes ne lui est-on pas redevable! Tel n'aurait été qu'un lâche qui, pressé par la nécessité de défendre sa vie, s'est battu en désespéré : ce premier pas fait, il a affronté par la suite tous les dangers. Un corps de troupe, à l'issue d'un combat malheureux, cherche son salut dans la fuite : tout-à-coup il tombe au millieu d'un ennemi supérieur en nombre, et qui ne fait point de quartier; l'effroi s'empare de chaque soldat et en a bientôt fait autant de lions rugissans qui terrassent tout ce qui ose s'opposer à leur passage : le nombre des ennemis n'est plus rien; ils ne voient plus que la nécessité de vaincre ou de mourir en héros.

Lorsqu'il conste qu'une crainte excessive ou habituelle est la cause principale d'une maladie, ou qu'elle vient en aggraver les symptômes, il n'est pas douteux que le médecin ne doive faire son possible pour la dissiper ou pour en modérer au moins les effets.

Quelque fondement réel que puisse avoir notre crainte, le mal que nous appréhendons est souvent beaucoup au-dessous de ce que notre imagination nous représente. Tout le mal que l'on craint, comme tout le bien qu'on espère n'arrive pas toujours. Commençons donc par réduire les maux à leur juste valeur, et empruntons de la religion et d'une saine philosophie la force de les envisager sans trouble et sans effroi. Ce sont elles qui éleveront notre ame au-dessus de tous les événemens. L'inquiétude

---

(1) J'ai connu un homme qui soutint un poids énorme au moment où par sa chûte il allait écraser une personne auprès de lui. Surpris lui-même de la grandeur des forces qu'il avait déployées alors, il fit tous ses efforts pour faire mouvoir par la suite le même poids, mais il n'y put jamais parvenir.

et le trouble loin de diminuer nos maux ne servent qu'à les augmenter ; ils ruinent notre santé, nous rendent inhabiles à tout, et nous font souvent perdre de vue les ressources qui pourraient adoucir la rigueur de notre sort. La tranquillité d'ame est cette boussole qui sert à diriger nos pas au milieu des écueils auxquels nous expose l'infortune : si nous la perdons, tout est perdu avec elle.

A cette espèce de crainte, on en rapporte une autre qu'on peut appeller imaginaire, parce qu'elle n'a d'autre fondement qu'une imagination viciée dès l'enfance par les contes de vieilles femmes sur les revenans, les sorciers et autres inepties semblables. Cette affection fait dépérir les enfans à vue d'œil sans qu'on en puisse assigner une autre cause. Elle ne les quitte pas plus que leur imagination. Celle-ci féconde en représentations extravagantes, convertit les choses les plus simples en spectres qui les glacent d'effroi. Le sommeil ne les en met pas même à l'abri ; des songes effrayant les agitent et les réveillent en sursaut.

Les développemens de la raison viennent ordinairement détruire ou affaiblir ces fâcheuses impressions ; mais il n'est pas rare de voir des adultes y être encore sujets, lors même que le bon sens leur en fait sentir le ridicule. Tant il est vrai que les impressions reçues dans l'enfance s'effacent difficilement !

Lors donc que le médecin sera fondé à croire que le dépérissement d'un enfant ou d'une personne adulte ne reconnaît d'autre cause qu'une peur habituelle, il doit mettre en usage toutes les ressources de la raison et de la morale pour la détruire. On habitue aussi les enfans à aller droit à l'objet qui leur fait peur ; et, à force de voir les écarts de leur imagination, ils finiront par ne plus y ajouter foi. Ils se familiariseront avec ce jeu des ombres, ces reflets des rayons de la lune, etc., qui représentent à une imagination frappée, tous les objets qu'elle semble desirer. On les fera coucher en compagnie ; si l'on s'aperçoit que leur sommeil soit agité, on les éveillera pour terminer la scène des songes effrayans, etc.

Les personnes capables de raisonner n'auront pas de peine à se per-

suader que Dieu ne se joue pas de notre repos, qu'il ne dérange pas l'ordre qu'il a établi dans la nature pour s'amuser à nous faire peur, etc.

Je crois devoir attribuer à la crainte de mourir, les affections connues sous le nom de maladies imaginaires. Les personnes qui en sont atteintes croient en effet voir la mort se présenter à eux à chaque instant sous toute espèce de maladies.

ZIMMERMANN rapporte qu'un hypocondriaque s'imaginait avoir les maladies que BOERHAAVE expliquait à chaque leçon. L'imagination de cet homme était si forte qu'on remarquait en lui au moins quelque chose de pareil à la maladie que ce professeur venait d'expliquer. Je connais un jeune homme qui s'imaginait aussi avoir toutes les maladies dont il entendait parler, et qui prenait en conséquence quelques-uns des remèdes qu'il croyait propres à ces maladies. Sa chambre était toujours remplie de toutes sortes de drogues. Ces manœuvres n'ont pas ruiné sa santé, il est vrai; mais il en a perdu la raison : l'une était sans doute plus forte que l'autre.

Dire à ces sortes de malades que tout leur mal gît dans leur imagination, c'est s'attirer inutilement leur indignation. On ne peut leur être utile qu'en cherchant à leur plaire ; et on ne leur plaira pas si l'on cherche à les contredire. De tous les malades, ceux-ci sont les plus difficiles à manier. On doit plus étudier leur humeur, leur caractère que leurs maladies. Dès l'instant où l'on aura su gagner leur confiance, on peut regarder leur guérison comme assurée.

§. V.

La tristesse est ce sentiment que nous fait éprouver un bien perdu, ou un mal survenu. Si ce sentiment est concentré en nous-mêmes, il s'appelle chagrin ; s'il est vif, c'est l'affliction ; s'il est extrême, c'est la désolation qui conduit au désespoir.

Cette affection est du genre de celles qui diminuent les forces vi-

tales ; toute occupée de sa douleur, l'ame oublie les besoins du corps ; elle se réplie sur elle-même, et semble attiser le feu qui la consume ; elle retire des organes le principe de vie qui les animait ; de là tous les phénomènes qu'on remarque chez l'homme affligé. Le visage est pâle et abattu, les yeux perdent leur lustre, deviennent creux, et sont, de temps à autre, mouillés de larmes ; la tête se panche en avant ; les bras cédent à leur propre poids ; un serrement se fait sentir à la région du diaphragme ; tout le corps est dans la langueur ; les fonctions corporelles se font mal ; le pouls est petit, languissant, lent et rare (1) ; on soupire, les soupirs se répètent, les larmes coulent en abondance. Plus l'affection est grande, plus l'accablement est considérable ; le silence, la consternation, le tarissement des larmes indiquent qu'elle est montée au suprême degré. Il est un point où sa violence éteint le flambeau de la vie.

Ces différens effets de la tristesse sont en raison de la sensibilité du sujet. Comme c'est l'homme qui se détruit lui-même ; plus son ame a d'activité et de force, et plus sa ruine est prompte et assurée.

Les maladies de l'esprit ne proviennent que des fausses idées que nous nous sommes formées, de tout ce qui nous entoure. Si nous voulions sérieusement réfléchir sur la vanité et la fragilité des choses humaines ; si nous étions intimement persuadés que nous pouvons perdre nos biens, nos parens, nos amis, notre patrie, notre santé, nos places, notre réputation ; que nous pouvons être calomniés, persécutés, humiliés, méprisés ; et que rien n'est si commun dans le monde que de voir cette possibilité réduite à l'acte ; ah ! sans doute, en nous familiarisant avec cette pensée, elle nous furtifierait, elle nous rassurerait contre les événemens ; elle ajouterait même à nos jouissances une légère amertume qui en releverait le goût, et nous deviendrions reconnaissans envers Dieu de tous les maux qui n'auraient pas fondu

(1) *Tristitiæ parvus, languidus, tardus et rarus est (pulsus)* GALEN. *ibid.*

sur nous (1). Mais, non! Quoique tout nous crie que tout ici est périssable, notre cœur s'attache à tout, comme si rien ne devait périr; et lorsque l'infortune nous force malheureusement à reconnaître notre aveuglement, nous succombons sous ses coups avec d'autant moins de résistance, qu'ils sont plus inattendus.

C'est donc en réformant nos jugemens de bonne heure, que nous apprendrons, non pas à être absolument insensibles aux revers de fortune, mais à les supporter avec grandeur dame. C'est dans le bas-âge surtout qu'on doit jeter la semence de cette vertu. L'esprit alors dépouillé de toute idée, est plus disposé à recevoir les empreintes qu'on veut lui communiquer. L'histoire sacrée et prophane nous fournit une infinité d'exemples qui prouvent les succès que l'on doit attendre d'une éducation basée sur ces principes. Si ces premiers soins ont été négligés, ou même si l'esprit a été imbu de fausses idées, l'on conçoit aisément que la raison a peu de prise sur lui, lorsqu'on entreprend de s'opposer aux effets pernicieux d'une douleur extrême. L'unique ressource alors est de distraire la personne affligée, de faire ensorte qu'elle ne puisse point s'occuper de son affliction qu'il faut combattre par la fuite. Il faut éloigner les personnes d'un caractère triste et mélancolique. Il est même des individus dont la présence occasionne au malade une certaine sensation désagréable, sans qu'il puisse dire pourquoi; on n'en trouve d'autre raison qu'une aveugle et capricieuse antipathie, dont on n'est pas maître. Le médecin attentif reconnaîtra facilement les dispositions du malade envers ceux qui le voient, quoique celui-ci n'en fasse point l'aveu. Il n'a qu'à regarder son maintien lorsqu'on lui annonce la visite de quelque personne; il reconnaîtra toujours à quelque signe involontaire, si cette personne lui est agréable ou non. Dans ce dernier cas la prudence du médecin doit lui suggérer des moyens honnêtes pour épargner au malade ces sortes de visites.

---

(1) TERENT. *Phorm. Act.* 1. *Sc.* 5.

Après ces premiers soins, le médecin doit faire concevoir à l'homme affligé, l'espérance d'un meilleur sort par la suite. O espérance ! songe agréable de l'homme éveillé, doux sentiment, amie inséparable du malheureux ! C'est toi qui lui fais supporter le poids de la vie au sein même de l'infortune. Sans toi l'existence serait pour les hommes un bien cruel supplice, puisqu'elle n'est jamais exempte de peines, et qu'il n'y a que ta douce illusion qui puisse les rendre tolérables.

Il est des maux qui doivent durer toute la vie ; il est des pertes irréparables qui arrachent à l'homme tout espoir pour ce monde-ci. Recourons donc à une sorte d'espérance qui accompagne et soutienne l'infortuné jusques au-delà des temps. La religion nous l'offre, saisissons-la avec reconnaissance. Religion, religion, unique source de véritables consolations, combien n'es-tu pas nécessaire à l'homme affligé ! Lorsque sans fortune, sans parens, sans ami, sans patrie, errant au gré du sort, abandonné de la nature entière, il traîne en gémissant le pénible fardeau de sa douloureuse existence ; c'est alors que tu viens à son secours et qu'il sent ton utilité. Quelqu'infortuné qu'il soit, il n'est pas descendu jusqu'au fond de l'abîme du malheur, si ses yeux aperçoivent encore ta main charitable et maternelle, si son oreille docile écoute encore les doux accens de ta voix, si son cœur sincère est encore ouvert à tes consolations, si son esprit juste sait les apprécier. Tu le soutiendras au milieu des plus effroyables tempêtes : tous les maux peuvent fondre à-la-fois sur lui, son ame paisible sera agitée par les flots écumans, mais elle ne sera point submergée.

Le Stoïcien a beau me faire un fastueux étalage de ses maximes sublimes : il a beau me dire que j'ai tort de m'affliger de ce qui m'arrive de mal, puisque tout est réglé par un destin inévitable ; il a beau me prêcher que la vertu se suffit à elle-méme ; qu'elle seule peut me dédommager de tout ce que je souffre ; qu'elle seule peut faire mon bonheur. Ces froides leçons ne font point un contre-poids à ma douleur. Je maudis le destin aveugle qui se joue de mon existence, qui me frappe plutôt qu'un autre : je sens que souffre, et que

je ne puis être heureux en souffrant. La vertu n'est qu'une chimère très-incommode, si elle doit toujours rester sans récompense, etc., etc. J'en appelle à témoin le Stoïcien lui-même : si le destin fatal est constant dans sa rigueur, je vois bientôt ses belles maximes s'évanouir ; le philosophe disparaît, et je n'aperçois plus que l'homme. ZENON dans sa décrépitude fait une chûte. Il prévoit qu'elle lui laissera des infirmités dont son âge ne lui permet pas d'espérer la guérison ; il ne peut supporter cette pensée ; il se donne la mort. L'exil de SÉNÉQUE est prolongé pendant trois ans dans l'Isle de Corse, et ce philosophe qui avait étalé tout le faste de la doctrine stoïcienne, qui lui avait donné les plus belles couleurs, qui l'avait mise dans tout son jour, qui en avait épuisé touses les ressources, qui en avait approfondi tous les raisonnemens ; ce Philosophe, dis-je, succombe à la fin lui-même, sous le poids de sa disgrace : sa chûte est proportionnée à l'essort qu'il avait pris ; il ne se contente pas de s'humilier pour obtenir sa grâce du tyran, il descend jusqu'à la bassesse, il descend jusqu'à la lâcheté. On dirait qu'après avoir épuisé toute sa force stoïcienne dans ses écrits, il ne lui en restait plus pour sa conduite.

Mais l'homme religieux qui sait que Dieu a tout réglé dans sa sagesse pour son plus grand bien ; qu'il a prescrit des lois dont l'observation doit être au-dessus de toute considération : l'homme religieux qui est persuadé qu'un jour viendra où la modeste vertu, souvent cachée, inconnue ou persécutée, recevra une récompense digne d'elle, et où le vice trouvera un juge suprême qui lui imposera le châtiment qu'il mérite ; soit qne honteux de sa propre difformité, il ait cherché à s'ensévelir dans les ténèbres, à s'envelopper de mystéres, ou que sécouant le joug importun de la pudeur, il ait levé un front altier, et ait menacé l'univers de sa puissance : l'homme, dis-je, qui aura le cœur plein de ces vérités, trouvera dans la réligion un remède à tous ses maux. C'est elle qui, par l'espérance des biens futurs modérera l'excès de sa douleur, portera dans le fond de son ame cette douce consolation qui adoucira l'amertume de ses chagrins, calmera ses inquié-

tudes, et le rendra supérieur à tous les événemens. Elle lui fait voir la volonté de Dieu en toutes choses ; il recevra tout de sa main avec reconnaissance ou soumission ; il souffrira l'injustice et l'injure des hommes avec douceur. Et dès lors point de tristesse extrême (1), point de colère (2), point de haine (3), point de vengeance (4), point en un mot de ces passions qui ruinent le corps en tourmentant l'ame. Eh ! comment en serait-il autrement, puisque la religion lui fait mettre tout à profit, jusqu'à ses humiliations même (5) !

THOMSON rapporte l'exemple d'un homme instruit, qui, ayant échoué dans une entreprise qui lui tenait beaucoup à cœur, en éprouva un chagrin si grand, que ses suites faisaient craindre pour ses jours : il n'avait plus ni appétit, ni forces, ni repos. Comme il s'imaginait que son inquiétude pouvait bien être occasionnée par des tentations ou des scrupules, il prit le parti de se distraire par quelques divertissemens innocens : mais ce fut en vain. Ayant enfin consulté THOMSON sur sa maladie, celui-ci après en avoir recherché la cause, lui conseilla d'avoir recours aux consolations de la religion ; et bientôt la paix ayant été rétablie dans l'ame, le corps recouvra la santé. Quelques légères rechûtes furent dissipées par les mêmes moyens (6). Si par impossible la religion était une chimère, nos cœurs reconnaissans devraient à jamais en bénir l'Auteur, puisqu'elle procure à l'homme affligé des biens si réels !

Je ne prétends pas que la morale soit la seule arme dont le médecin doive se servir pour combattre la tristesse. Les moyens diététiques

---

(1) *Tristitiam non des animæ tuæ, et non affligas temetipsum in consilio tuo.* Eccli. c. 30. *A tristitia enim festinat mors, et cooperit virtutem, et tristitia cordis flectit cervicem.* Ibid. c. 38.

[2] *Omnis qui irascitur fratri suo reus erit judicio.* MATH. c. 5,

[3] *Diligite inimicos vestros ; benefacite his qui oderunt vos.* Ibid.

[4] *Mea est ultio et ego retribuam in tempore.* DEUTER. c. 32.

[5] *Bonum mihi quod humiliasti me.* Psalm. 118.

[6] THOMSON, *dissert. de morbis animi.*

lui seront aussi d'un grand secours. Il aura un choix à faire dans les choses si improprement dites non naturelles. Il fera respirer à son malade un air pur ; il le fera habiter sous un ciel serein, dans une campagne riante ; il le fera promener dans des bosquets enchantés où le doux murmure des eaux s'unit aux agréables concerts des oiseaux ; il lui procurera pour compagnon de ses amusemens, un ami aimable, gai, parleur agréable, qui le fasse voltiger d'objets en objets sans en approfondir aucun ; la musique, les chants mélodieux, les cercles où respire une décente liberté, les voyages, etc., seront tour-à-tour mis en usage ; peu d'alimens à la fois, mais légers et nourrissans ; un usage modéré de bon vin pur et vieux ; quelques stomachiques pour aider les digestions, des lavemens simples pour vider le tube intestinal, et faciliter la circulation dans le systême de la veine porte ; la fuite des veilles, un sommeil tranquille, même procuré par de légères doses d'opium ; des bains tempérés, un exercice modéré qui distraise le malade ; le médecin peut en un mot mettre toute la nature à contribution pour le soulagement de son malade. La grande difficulté c'est que grand nombre d'affligés ne se trouvent pas dans la possibilité de se procurer la plupart de ces remèdes qui ne sont réservés que pour les favoris de la fortune. C'est souvent une misère obstinée qui est leur plus cruelle maladie (1). Heureux alors le médecin qui peut par son ingénieuse bienfaisance aller tarir le mal jusque dans sa source ! Il sera toujours au pouvoir de tous, de partager au moins les peines de leurs malades, de les encourager par des paroles douces et consolantes. S'ils ne peuvent en un mot guérir le mal, ils le feront au moins supporter avec résignation, et ils auront par là beaucoup fait pour le rétablissement de la santé.

---

[1] Il est des personnes qui, sans être réduites à la misère, éprouvent cependant un tel derangement dans leur fortune, qu'elles ne peuvent l'envisager de sang froid. Tout est relatif dans ce monde. Celui qui de l'opulence est réduit à la médiocrité, s'estime aussi malheureux que celui qui de la médiocrité est réduit à l'indigence. Tel qui ne peut faire honneur à ses affaires, se met souvent au lit de chagrin. C'est à ce propos qu'un homme d'esprit me conseilla un jour en plaisantant, de faire ma thèse sur l'efficacité de l'or pour la guérison de quelques maladies.

§. VI.

La joie est cette affection que nous éprouvons dans la jouissance paisible d'un objet chéri, ou dans l'espérance d'un bien futur que nous regardons comme assuré.

Il se fait dans la joie un mouvement du centre à la circonférence qui active toutes les fonctions. Le pouls est grand, rare et lent (1), parce que le sang reçoit une impulsion soutenue, grave et réglée. Ce fluide étant porté avec plus de force vers les extrêmités capillaires, les esprits vitaux ayant une marche plus rapide, le teint s'anime, le regard est plus doux; les membranes de l'œil plus distendues réfléchissent plus de rayons lumineux, et les yeux brillent d'un nouveau feu; la peau du visage se déride, se couvre de ce vif coloris qui en relève l'éclat, et certains muscles de la face doucement contractés, forment l'ensemble des traits qui caractérisent les ris; de légères émotions se font sentir à la région du cœur; la respiration est plus libre, les fonctions se font mieux; on sent une chaleur plus douce dans des entrailles, un léger chatouillement à la peau, une légéreté dans tout le corps, une agilité dans tous les membres; en un mot on goûte plus la vie, et l'on sent tout le prix de l'existence (2).

Lorsque cette affection devient plus forte, les effets qu'elle produit sont aussi plus marqués. Le diaphragme et tous les muscles inspirateurs et expirateurs éprouvent une espèce de convulsion qui, les forçant à se contracter et à se relâcher d'une manière instantanée et irrégulière, donne lieu aux éclats de rire dont l'excès peut devenir incommode. Les fluides étant poussés avec force vers les extrêmités supérieures et inférieures, l'homme livré à une grande joie, saute et gesticule; tout son corps est en mouvement.

---

[1] *Lætitiæ, magnus, rarus et tardus est pulsus.* GALEN. ibid.

[2] *Animus gaudens ætatem floridam facit.* Proverb. cap. 17.

Jusqu'ici la joie, bien loin de porter atteinte à l'économie animale, produit des effets contraires ; elle donne à l'homme de la force et de la vigueur. Une grande joie est d'ailleurs une affection qui n'est pas de longue durée. La douleur seule ronge avec constance celui qu'elle a rendu sa proie, tandis que le plaisir est passager !...

Mais lorsque l'ame remplie d'une joie extrême et inattendue, semble trouver sa sphère trop resserrée pour en contenir toute l'étendue et ne peut l'épancher au-dehors avec assez de rapidité ; cette affection si douce par sa nature exerce alors sur le corps une influence si forte, qu'il succombe quelquefois sous sa violence : *interclusâ animâ et vim magni novique motûs non sustinente* (1). Les organes n'étant point disposés aux mouvemens extraordinaires que l'ame leur communique, éprouvent une espèce d'éréthisme qui en suspend entièrement le jeu ou qui laisse à sa suite un état d'atonie et de stupeur bien marqués.

L'excès du plaisir fait aussi perdre la force des muscles, l'usage des sens, la liberté de la respiration. L'ame enivrée par la jouissance semble transmettre aux esprits vitaux cette disposition qui leur lève la force ou l'aptitude de régler les fonctions du corps ; et si le plaisir pouvait durer aussi long-temps que la douleur, il deviendrait plus nuisible qu'elle. En mettant des bornes à nos jouissances, la nature s'est donc montrée ici comme une mère sage et prévoyante, qui veille à la conservation de son ouvrage. S'il eût été donné à l'homme de les augmenter et de les prolonger à son gré, sa vie aurait été d'une bien courte durée : intempérant par nature, il aurait voulu jouir aussi grandement et aussi longuement que possible ; et son corps aurait bien moins pu soutenir le poids de ses plaisirs qu'il ne supporte celui de ses peines.

L'on peut mourir de joie, avons-nous dit ; il est donc du devoir du Médecin de chercher à modérer cette affection. Il faut convenir qu'une joie éxtrême et inattendue produit ordinairement ses effets d'une manière si prompte, qu'elle ne donne pas le temps de mettre

---

[1] Aul. Gell., *lib. III*, *cap.* 15.

en pratique beaucoup de moyens pour s'y opposer. Cependant il est des circonstances où l'on sent ce surcroît de bonheur s'augmenter, au point de produire une sensation désagréable : c'est dans ce cas que l'application des moyens moraux peut trouver sa place. Il me semble qu'en jetant des doutes sur la réalité du bonheur survenu ; en feignant adroitement quelque disgrace, ou en rappelant à la personne affectée des souvenirs qu'on sait lui être désagréables ; en interrogeant la religion sur l'idée qu'on doit se former de tout ce que les hommes appellent *bonheur*, *fortune*, etc. On pourrait parvenir à répandre sur ce contentement une amertume salutaire qui en modérerait l'excès.

PHILIPPE, Roi de Macédoine, au rapport de PLUTARQUE, ayant reçu le même jour trois grandes et agréables nouvelles, c'est-à-dire, qu'il avoit été couronné aux jeux olympiques, qu'il avait remporté une victoire contre les Illyriens, et qu'il lui était né un fils (le grand ALEXANDRE), craignit de succomber à la grandeur de la joie que ces nouvelles lui occasionaient ; il pria en conséquence les dieux de lui envoyer en compensation quelque mal, pour en diminuer l'intensité. *Magne Jupiter pro his tantis bonis modicum reponas mali.*

§. VII.

La colère est cette affection de l'ame qui la fait agir avec impétuosité et sans réflexion contre tout ce qui l'offense ou lui fait de la douleur (1). Elle peut être habituelle, ou n'arriver que rarement. La premiére qui est propre aux tempéramens sanguins tient beaucoup de la vivacité, lorsqu'elle est contenue dans de justes bornes : elle a ses avantages sous ce rapport ; car elle échauffe l'imagination, elle excite les esprits engourdis, elle agite le sang, et tient lieu d'enthousiasme. Il est des circonstances où la colère n'est point condamnée par la re-

(1) M. LE CAMUS.

ligion (1). Ce n'est plus alors qu'une espèce de juste sévérité dirigée par la raison.

Ce n'est pas de cette espèce dont je dois m'occuper ; c'est de cet emportement habituel que l'on rencontre chez quelques sujets, et qui les rend insupportables à la société et à eux-mêmes ; ou bien de cette colère propre aux tempéramens bilieux, laquelle est plus tardive, mais qui s'appaise aussi plus difficilement.

Lorsque la colère dégénère en fureur, elle obscurcit l'entendement, elle trouble la raison : ce n'est plus qu'un mouvement fougueux où l'ame ne se possède plus. Lorsqu'elle est parvenue à son dernier période, on lui donne le nom de rage, parce qu'elle assimile l'homme à un animal enragé.

Les effets qu'elle produit sur le corps sont différens selon son degré d'intensité. D'abord elle accélère la circulation ; le pouls est relevé, grand, véhément, vîte, fréquent (2) ; elle anime le teint, agite tous les membres ; la pâleur succède, la vue se trouble, les mains et les genoux tremblent, l'écume vient à la bouche ; la scène finit enfin par un vomissement bilieux suivi de la fièvre, et qui se termine par la mort. La colère produit donc un effet bien marqué sur le cerveau, le cœur et le foie. Ce dernier organe est quelquefois affecté au point qu'on a vu l'ictère survenir à la suite d'un accès de colère. Quoique ses effets ne soient pas toujours si prompts, ils n'en sont pas moins meurtriers. Un homme âgé de 40 ans, d'un caractère si gai, qu'il semblait être incapable d'avoir une pensée triste, tombe malade. Il éprouve pendant quelques jonrs des anxiétés précordiales ; il a la poitrine oppressée, la respiration difficile. THOMSON est appelé ; il considère attentivement ce malade pendant quelque temps : à ses yeux jaunes et abattus, il croit découvrir une affection spasmodique. S'a-

---

[2] *Irascimini et nolite peccare.* Psalm. 4.

[1] *Iræ altus est pulsus, magnus, vehemens, celer, creber.* GALEN., loc. cit.

dressant alors à son malade : vous plaisantez toujours, lui dit-il, et toutefois votre ame est en proie à un noir chagrin qui est l'unique cause de votre maladie : à quoi connaissez-vous cela, répondit le malade ? A votre air, reprit le Médecin, et à la nature de votre maladie. Frappé d'étonnement d'avoir, pour ainsi dire, été pris sur le fait, ce malade pousse alors un grand soupir, et lui avoue ce qu'il avait soigneusement tenu secret jusqu'à ce moment. Il lui demanda ce qu'il fallait faire pour sa guérison. Ce Médecin lui conseilla de penser le moins possible à la cause de son affection, et d'avoir recours à la société de ses amis, si sa raison n'était pas assez forte pour chasser au loin cette pensée importune. Il ajouta que s'il n'y prenait garde, soit par motif de religion, soit par raison, cette passion lui deviendrait funeste, et qu'il ne devait rien espérer des remèdes pharmacéutiques, tandis que le foyer du mal existerait dans le fond de son ame. Mais cet homme rongé intérieurement par le désir de se venger, répassait sans cesse dans sa mémoire les injures qu'il disait avoir reçues. Cette disposition le faisait tendre de jour en jour vers sa ruine, d'une manière plus sensible. Tous les raisonnemens et les soins du Médecin furent inutiles. Déjà l'ensemble des traits de la face annonçait une mort prochaine, lorsque THOMSON crut devoir faire part aux amis du malade de la nature de sa maladie, dont ils ne se doutaient guère. Il leur dit de faire ensorte qu'il mit ordre à ses affaires, parce qu'il ne lui restait que peu de temps à vivre. Il mourut en effet quelques semaines après (1).

Les moyens moraux sont rarement admissibles dans un violent accès de colère. La raison alors troublée par la passion n'a aucun pouvoir sur elle. Il faut donc la combattre indirectement, en temporisant, pour lui donner le temps de s'appaiser. L'on aura déjà beaucoup gagné, si l'homme affecté ne respire que vengeance, et qu'on l'ait déterminé, si non à y renoncer, au moins à la différer. Il est possible de favoriser le retour au sang froid par des moyens diététiques. Et en effet, la

---

[1] THOMSON, *de morbis animi.*

colère met en contraction tous les membres, elle les remue, elle les agite; l'homme assis se lève machinalement, il se promène en remuant bras et jambes, ses yeux sont étincellans, son regard est farouche; tout annonce un excès de ton dans la fibre, un spasme dans les viscères; il paraît donc qu'on pourrait modérer cet état, en faisant asseoir, (si l'on peut), la personne affectée, en la déterminant à prendte quelque peu de nourriture, des boissons glacées, acidulées. Des bains tièdes ou tempérés, un air frais, quelques légers calmans auront aussi leur avantage. La présence des personnes les plus chères, une voix douce et mélodieuse, les jeux, la danse, etc., seront capables de faire une salutaire diversion. Il faut aussi avoir soin d'éloigner du malade les personnes qui pourraient rappeller le souvenir de l'injure, et ceux qui sont parens ou amis de la personne qui l'a faite.

Il semble que le meilleur moyen de calmer la fureur d'un homme serait de lui substituer, s'il était possible, quelqu'objet sur lequel il pût la décharger. Un tel homme éprouve en effet un sentiment de plénitude dont il cherche à se débarrasser sur tout ce qui l'environne. C'est une espèce d'excrétion morale dont l'évacuation le soulage. Mais outre qu'il est bien difficile de lui fournir un objet indifférent sur lequel il puisse assouvir sa rage, on fortifierait par là cette habitude, au lieu de la détruire : et d'ailleurs ne serait-ce pas avilir l'homme que de l'assimiler aux plus féroces animaux que l'on traite de cette manière?

Après l'accès, il est de la plus haute importance d'établir un traitement prophylactique lorsque l'emportement est habituel chez le malade. Ce traitement consiste dans l'abstinence des alimens et des boissons échauffans; il faut éviter les froids rigoureux et les chaleurs excessives, les veilles prolongées; il faut rechercher un air frais et humide, faire un exercice modéré, se permettre quelques plaisirs innocens, s'abstenir d'un trop grand usage des boissons fermentées, etc. Quand aux moyens moraux, le premier qui se présente ici, comme par tout ailleurs, est sans doute la religion. Mais il n'est malheureusement que trop vrai qu'il est des cœurs qui sont sourds à sa voix où qui vont même jusqu'à la

méconnaître. Cependant la charité du médecin devant être universelle, et pour ainsi dire aveugle, en tant qu'il ne doit voir que l'homme infirme dans l'exercice de son ministère; c'est à sa sagesse à avoir recours à des moyens plus à la portée de son malade. Une morale sévère ne serait point ici de saison. Il faut que le médecin ait l'air de reconnaître la justice de la colère qui anime ce malade, tout en lui faisant voir le grand préjudice qu'elle porte à sa santé. Les exemples de personnes mortes à la suite d'un grand accès de colère, ne sont pas si rares que chacun ne puisse en citer quelqu'un de sa connaissance. Si le malade est susceptible de goûter les raisons d'une saine philosophie, il ne sera pas difficile de lui faire voir que, dans sa fureur, il perd la qualité qui le différencie le plus de tous les animaux, c'est-à-dire la faculté de commander à ses passions, de modérer leur fougue et leur transport. Que fait en effet l'animal privé de raison lorsqu'il est une fois irrité? Il se livre à la fureur sans crainte comme sans remords; c'est une machine qui a reçu un mouvement qu'elle ne peut ni accélérer, ni retarder d'elle-même. Il n'y a qu'un sentiment de noblesse et de grandeur d'ame qui ait porté tant de grands hommes dont nous parle l'histoire à se contenir au milieu des injures les plus atroces, quoique plusieurs fussent doués d'un tempérament naturellement violent. C'est dans la société des hommes d'un caractère doux et pacifique que l'homme emporté apprendra à se vaincre soi-même.

Si l'on voulait sincérement devenir meilleur, il n'est pas douteux qu'on ne pût y parvenir et que la chose ne fût plus facile que notre imagination ne nous le représente. Notre santé serait plus constante, notre vie serait plus longue et la société y trouverait certainement son avantage. Mais nos passions nous bercent, et nous nous laissons bercer. Je suis fait ainsi, entend-on dire de toutes parts; je ne puis voir ceci, je ne puis entendre cela de sang froid. A cela on répond que le grand tort ne consiste pas à être enclin aux passions, mais à ne vouloir pas les combattre.

Tous les sages qui se sont occupés de la réforme des mœurs parti-

culières ont pensé qu'il y avait des moyens par lesquels on pouvait y parvenir sûrement. La nature de ces réflexions, et l'exemple de quelques médecins, me portent à croire que je puis m'y arrêter un instant sans sortir de mon sujet, ni de la sphère de la médecine.

Le premier de ces moyens est de vouloir passer pour homme de bien et l'être réellement.

Le second est de prévoir le matin, les contradictions qui peuvent nous arriver dans la journée.

Le troisième est de fuir les occasions, tandis que nous sommes encore trop faibles, et peu aguerris.

Le quatrième est d'avoir un ami à qui non-seulement nous donnions une entière liberté de nous avertir lorsque nous nous laissons aller à la passion dominante, mais auquel nous témoignions encore notre sincère reconnaissance pour ses soins. Nous devons nous en rapporter à son jugement en toute confiance, sans jamais nous en plaindre : autrement nous perdrions tout le fruit de son amitié.

Le cinquième est de nous bien pénétrer des avantages qu'a l'homme modéré sur l'homme emporté : parce que l'homme modéré juge mieux les choses ; parce qu'il ne dit et ne fait rien qui puisse lui occasionner des remords ; parce qu'on ne se repent jamais d'avoir gardé le silence sur une injure reçue ; parce qu'une injure soufferte ne nous enlève rien ; parce qu'enfin cette modération fait souvent rentrer nos ennemis en eux-même, et qu'il n'est pas rare qu'ils deviennent par là nos meilleurs amis : ce qui ne serait pas arrivé si nous avions repoussé l'injure par l'injure. D'ailleurs que de regrets après un emportement de colère où l'on s'est laissé aller à des excès injustes contre quelqu'un ? Et si le mal qu'on a fait est irréparable, quel affreux remords vient ronger l'ame et empoisonner la vie ? ALEXANDRE LE GRAND, dans un accès de colère, tue CLYTUS, son confident, son ami. Revenu à lui-même il a horreur d'une telle action ; il a honte de vivre ; il cherche à se détruire. L'empereur ADRIEN, dans un pareil transport, poche un œil à un de ses esclaves : il le fait ensuite venir, et lui donne la liberté de lui de-

mander telle compensation qu'il voudrait pour l'œil qu'il lui avait arraché. Cet esclave gardant le silence, l'Empereur le presse de nouveau de lui demander ce qu'il voudrait. *Je ne réclame*, répondit-il, *que l'œil qui m'a été enlevé, parce qu'il n'y a point de récompense assez grande pour me dédommager de cette perte.* A ces mots, l'Empereur fut vivement affligé, et vit qne ses torts étaient irréparables (1). On pourrait citer mille exemples semblables qui prouveraient tous combien il importe à l'homme de ne jamais sortir des bornes de la modération.

Telle est l'exquisse des raisonnemens qu'un médecin peut employer auprès de celui que les passions haineuses rendent malade. Si celui-ci les goûte, il doit tout espérer de ses soins. *Sublatâ enim caussâ, tollitur effectus.*

§. VII.

Je laisse à d'autres le soin de définir au juste la passion connue sous le nom d'amour social (*amour amoureux*). Mon but est de l'envisager ici comme une affection qui peut porter de vives atteintes à la santé On serait tenté de l'appeller fausse fièvre lente, d'après les symptômes. qu'elle présente. Une jeune personne du sexe, joignant à la force du tempérament une sensibilité exquise, éprouve un mal-aise général, de l'abattement, de la faiblesse ; elle n'a point d'appétit, elle digère mal, elle éprouve une tristesse profonde, un ennui extrême ; ses règles sont supprimées ou languissantes ; sa respiration gênée est entrecoupée de soupirs ; son pouls est irréguliers, tantôt faible, tantôt fort, tantôt lent, tantôt accéléré ; elle ne dort point ; rien ne peut la distraire, ou plutôt tout ce qu'on fait pour la distraire lui déplaît, elle semble chérir le mal qui la consume. Le médecin est consulté sur son état : il interroge la malade ; il la considère attentivement. Au milieu de la tristesse qui a remplacé

---

(1) Quel était alors le plus grand, d'un Empereur qui cherche à réparer une faute qu'il a commise envers un esclave, ou d'un esclave qui préfère son œil à toutes les richesses d'un Empereur ?

les ris et les graces sur son visage, ses yeux langoureux laissent échapper par fois des regards vifs et animés qui, semblables à une étincelle brillante au milieu de l'obscurité, décèlent un feu caché que l'on ne soupçonnait pas. Le médecin commence à douter; mais il n'a encore que des doutes. Feignant ensuite de perdre de vue le point où il veut arriver, il lie avec la malade une conversation qui semble n'avoir nul rapport avec son état; et il commence à découvrir la vérité. Doué lui-même d'un cœur sensible et tendre, la simpathie des sentimens lui a indiqué le chemin qui conduit au sanctuaire des secrettes pensées; il inspire la confiance, et obtient enfin, je ne dirai pas l'aveu, puisqu'il est convenu que le beau sexe n'en doit point faire en certaines rencontres, mais ce faible *non* qui signifie *oui*, lorsqu'un cœur pressé vivement n'a plus la force de dissimuler ce qu'il éprouve. Une inclination contrariée, la perte d'un objet qu'on chérissait en secret, son inconstance ou son éloignement sont la cause d'une maladie qui n'en est pas une, ou qui n'est que celle du cœur. En vain aurait-on recours à tout ce que la pharmacie peut offrir de plus recherché pour rétablir la santé; les médicamens les plus actifs n'auront aucune prise sur un cœur en proie à la douleur et aux regrets; leur effet ne pourra qu'être nuisible. Il faut aller à la source du mal, et souvent, pour l'avoir méconnue l'on voit succéder à une affection morale, une maladie réelle et grave que l'ignorant se glorifie d'avoir prévu dès les commencemens, tandis qu'elle n'est que la suite funeste d'un traitement mal approprié.

Porter la consolation dans le cœur de la malade, est la première et la plus urgente indication à remplir. On pourrait indiquer, en peu de mots, le remède le plus efficace; mais il est souvent contr'indiqué par le défaut de convenance, la disproportion de fortune, les préjugés, quelquefois même les caprices des parens, etc. Il est rare d'ailleurs qu'on se conduise dans ces circonstances, d'après les conseils d'un Médecin qui serait cependant de tous celui que l'on devrait essentiellement écouter.

Toutes les ressources de l'art se réduisent donc à puiser dans la

raison et la religion ce qu'elles ont de plus fort et de plus touchant, pour convaincre et persuader. Il ne faut pas se promettre de trop grands succès en combattant avec des raisonnemens une affection dont le propre est souvent de n'en point écouter. L'oubli et l'inconstance du cœur humain, contre lesquels on se récrie tant, et sans lesquels cependant on ne pourrait vivre, seront ici le plus solide fondement de l'espoir du médecin. Ce n'est pas qu'on doive entièrement négliger quelques dérangemens occasionnés dans les fonctions corporelles; mais on ne doit chercher à y remédier que par un traitement doux et benin (1). Tout ce qui peut distraire ne sera point négligé. S'il était possible de faire naître une autre passion qui eût un objet louable, on devrait regarder ce moyen comme le plus assuré. Si les bornes de nos conceptions sont la source féconde de nos erreurs, elles ont aussi quelquefois leur utilité. Ne pouvant s'occuper fortement de deux objets en même temps, l'esprit humain est obligé d'en abandonner un, lorsqu'il veut en poursuivre un autre. Il ne faut pas mettre de l'étude à se délivrer des pensées qui nous molestent : car vouloir oublier quelqu'un, a dit La Bruyere, c'est y penser. L'amour a cela de commun avec les scrupules, qu'il s'aigrit par les réflexions et les retours que l'on fait pour s'en délivrer. Il faut, s'il se peut, ne pas songer à sa passion pour l'affaiblir. Le temps enfin, oui le temps, ce beaume souverain pour les plaies du cœur, parviendra à les cicatriser quelques profondes qu'elles soient.

Beaucoup d'autres passions trouveraient ici leur place. Que ne pourrait-on pas dire sur l'envie, cette ennemie du bonheur d'autrui, qui dessèche celui qu'elle possède ?

Invidus alterius marcessit rebus opimis.

Horat.

---

(1) *Morbi igitur ab animi pathemate pendentes, blandè ac leniter tractandi sunt : á nimiâ remediorum copiâ et vehementiâ quàm maximè abstinendum.*

Baglivi, Praxeos, med. lib. 1, cap. 14.

Et qui est, au jugement des tyrans de Syracuse, le plus cruel supplice auquel l'homme puisse être livré.

> Invidiâ siculi non invenêre tyranni
> Majus tormentum.
>
> Id.

Quel tableau frappant, un pinceau plus habile, ne pourrait-il pas faire de la jalousie, ce poison mortel du bonheur conjugal ? *Ardet et odit.* Il n'y a pas jusqu'à l'ennui, enfant de la satiété et du dégoût, qui n'offrît au médecin, matière à d'importantes réflexions. Mais des raisons publiques et particulières me forcent à hâter mon travail. Heureux, s'il peut donner une juste idée de ce que j'ai eu intention de faire !

Je ne puis cependant terminer cette faible esquisse, sans dire quelques mots sur la manière dont se doit conduire le médecin, et sur les qualités qu'il doit avoir pour faire une juste et utile application des moyens moraux dans l'exercice de la médecine. L'on sent bien que c'est moins pour donner ici des préceptes, que pour montrer si j'ai su mettre à profit ceux de mes illustres Maîtres.

En rappellant ici tout ce qu'a dit le vénérable Vieillard de Cos, sur cette matière, on ferait un tableau complet des qualités que doit avoir le médecin. Il l'envisage sous tous les rapports : son habitude du corps ; ses vêtemens, la manière de s'énoncer, ses mœurs, son caractère ; tout lui a paru contribuer plus ou moins à lui attirer l'estime et la confiance des malades. Il demande donc qu'il soit d'une bonne constitution, parce qu'on s'imagine communément que celui qui ne jouit pas d'une bonne santé, est incapable de la procurer aux autres (1). Il veut qu'il soit propre, et que ses habits soient d'une décence élégante (2). Il ne

---

[1] *Optime habito sit corpore. Qui enim bonâ non sunt corporis habitudine, vulgò æstimantur cæterorum curam non rectè habere.* Hipp., de Medico.

(2) *Cultus mundus esto, vestis sit décora.* Id., ibid.

veut pas qu'il soit trop prompt à parler, sans affecter cependant un silence taciturne (1). Il exige des mœurs honnêtes, une gravité modérée par la douceur (2). Il condamne un ton décidé dans les jugemens; ce qui expose souvent le médecin au mépris (3). Cependant quoique ce soit l'arme favorite dont les charlatans se servent pour s'emparer de la confiance des peuples; un ton décidé peut être quelquefois très-sagement et très-utilement employé par un médecin habile, qui sait qu'il y a des esprits faibles, indécis, inconstans, qu'il faut fixer de cette manière: le grand art, c'est de savoir s'en servir à propos; et voilà précisément ce qui distingue le médecin du charlatan (4).

Consoler l'affligé, procurer la paix de l'ame à celui qui l'a troublée; encourager le pusillanime qui craint des maux imaginaires: soutenir le faible qui succombe sous les coups redoublés de l'infortune; distraire l'homme taciturne et hypocondriaqne qui ne repaît son esprit que d'idées sombres; opposer une digue à une passion fougueuse et dévastatrice; soulager l'homme malheureux par des bienfaits, des conseils, des discours au moins pleins de douceur et d'humanité, etc., telle est la tâche importante du Médecin qui s'applique à faire la médecine du cœur et de l'esprit: elle exige une grande philantropie, une charité compatissante jointe à une connaissance approfondie du cœur humain et de ses faiblesses.

S'il est vrai que l'homme en société doit s'étudier à mériter l'estime et l'affection de ses semblables; ce devoir est d'une nécessité plus indispensable pour le Médecin. Celui qui a étudié l'homme concevra facilement comment les médicamens les plus simples, pris avec une grande confiance en celui qui les administre, produisent souvent des

---

[1] *Animi temperantiam excolat, non taciturnitate solum. Ibid.*

[2] *Bonis ac honestis sit moribus, unàque gravitatem cum humanitate conjunctam habeat.* Loc. cit.

(3) *Temeraria proclivitas et promptitudo..... despectui est.* Loc. cit.

(4) *Considerandum quando his uti liceat.* Loc. cit.

effets étonnans que l'on aurait vainement attendus des remèdes les plus héroïques, mais pris sans cette heureuse disposition. Il est des maladies où la confiance du malade ne paraît pas indispensable : dans celles dont je m'occupe au contraire, elle est tellement nécessaire, que sans elle on ne doit point espérer de guérison.

Il ne suffit donc point à un Médecin d'être instruit ; malgré l'étendue de ses connaissances, son ministère peut être infructueux au malade ; il faut de plus qu'il examine quelle est la place qu'il occupe dans son esprit, avant d'entreprendre de le guérir. L'on sait qu'il n'y a rien de si aveugle et de si puissant que l'antipathie. On entend souvent répéter dans la société, tel Médecin me déplaît ; si j'étais malade, je donnerais ma confiance à tel autre : et cela, souvent, sans qu'on puisse donner une raison plausible de cette préférence ; ou si l'on en donne une, elle est rarement basée sur le mérite réel du Médecin. C'est le plus souvent sur la différence du caractère, sur ce je ne sais quoi qui nous prévient en faveur d'une personne, dès la première fois que nous la voyons.

La confiance ne se commande pas ; tout le monde en convient. Elle n'est point un jugement de l'esprit, c'est un sentiment du cœur. Souvent celui qui cherche le plus à l'acquérir, est précisément celui qui y réussit le moins. Il paraît donc qu'on ne devrait pas tenter une pareille entreprise. Cette conclusion serait trop décourageante. En levant les obstacles qui s'opposent à ce que nous gagnions la confiance de nos concitoyens, c'est-à-dire en réformant en nous tout ce qui les choque ordinairement, l'on peut espérer de l'obtenir.

Il me semble que le plus sûr, et par conséquent le meilleur moyen de parvenir à ce but, est de faire ensorte que nos affections, notre langage, soient à l'unisson de ceux des personnes auxquelles nous cherchons à plaire : ou si nous nous en écartons un peu, cette différence ne doit pas former une dissonance tranchante. Le cœur une fois en proie à une passion forte, n'écoute plus que ce qui lui ressemble. C'est le coin auquel doit être marqué tout ce qui veut aller jusqu'à lui. Nous

aimons à retrouver de la ressemblance dans tous ceux qui nous entourent. Si leurs affections sont diamétralement opposées aux nôtres, ils ne tardent pas à nous être à charge. L'homme emporté et vindicatif ne trouva jamais de plaisir dans la société de l'homme modéré et phlegmatique ; l'avare ne hante pas le prodigue ; l'homme facétieux fuit la compagnie du mélancolique ; l'homme triste et affligé évite l'homme gai ; l'homme de bon sens ne goûte pas l'étourdi et l'inconsidéré ; enfin la vertu fuit le vice, comme le vice fuit la vertu. Ainsi le chantre de nos bois, tout occupé du soin de faire entendre les doux accens de son amour, et les preuves de sa fidélité à son aimable compagne, tandis qu'elle féconde l'espoir de leur postérité ; le rossignol, dis-je, souffre qu'un oiseau du voisinage mêle ses chants avec les siens, lorsqu'il en résulte un doux accord ; mais il fuit un voisin importun, dont les cris dissonans révoltent sa délicate oreille.

Il faut donc, je le répète, que le Médecin philantrope s'étudie à bien saisir le caractère de l'affection morale qui domine chez son malade. Il aura l'air d'abonder dans son sens, d'épouser sa passion : la sienne doit seulement avoir une légère nuance qui en diminue la vivacité, pour ramener insensiblement son malade, et pour ainsi dire, sans qu'il s'en doute, à des affections plus modérées. S'il eût, dès le commencement, manifesté ce dessein, le malade aurait rejeté au loin le remède ; et cette imprudence n'aurait servi qu'à irriter sa passion.

Les hommes veulent être caressés comme des enfans, ils veulent être applaudis jusques dans leurs vices même. Le rigide censeur leur est toujours importun. Dans les vives affections de l'ame, ils n'ont qu'un sentiment, celui de l'objet qui les occupe ; ils paraissent avoir perdu l'usage de la raison ; il faut donc leur parler un langage sentimental ; il faut nous abaisser jusqu'à eux pour les relever avec nous.

L'intérêt que l'on prend au sort du malade doit être sincère ; car il n'y a que le cœur qui parle au cœur : un sentiment factice se trahirait bientôt lui-même. Il est si difficile d'imiter parfaitement la nature !

Un tel traitement exige des soins pénibles, je l'avoue. Nouveau genre

de médicament dont toute la douceur est pour le malade, et toute l'amertume pour le Médecin.

Mais la guérison de son malade lui procurera un ample dédommagement : elle lui fera éprouver une jouissance dont la mesure n'est pas dans l'objet extérieur qui la procure, mais dans le cœur de celui qui sait la sentir et l'apprécier.

FIN.

Cet essai a été présenté à l'École de Médecine de Montpellier, le 28 Thermidor an 11, pour obtenir le titre de Médecin.

PROFESSEURS DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

GASPARD-JEAN RENÉ, Directeur. . .	*Medecine legale.*
C. L. DUMAS. & J. M. J. VIGAROUS. .	*Physiologie, Anatomie.*
J. A. CHAPTAL & G. J. VIRENQUE. .	*Chimie.*
A. GOUAN & J. N. BERTHE.	*Botanique, matière médicale.*
J. B. T. BAUMES & P. LAFABRIE. . . .	*Pathologie, Nosologie, Météorologie.*
A. MONTABRÉ.	*Médecine opérante.*
H. FOUQUET & V. BROUSSONET. . .	*Clinique interne.*
J. POUTINGON & A. MEJEAN.	*Clinique externe.*
J. SENEAUX.	*Accouchemens, Maladies des femmes, Education physique des enfans.*
P. J BARTHEZ, médecin du Gouvernement.	
A. BROUSSONET, Voyageur naturaliste et Médecin.	
J. PH. DRAPARNAUD, conservateur.	*Histoire naturelle appliquee à la Medecine, à la Chimie et aux Arts.*